A LA MÉMOIRE

DE

LOUIS HAVET

Quelques amis, élèves, admirateurs de Louis Havet ont eu la pensée, d'accord avec sa famille, de marquer le premier anniversaire de sa mort par une cérémonie intime, qui a eu lieu le 13 février à l'École des Hautes Études, dans la salle des séances de la Société des Études latines; l'École et la Société se trouvaient ainsi associées dans l'hommage rendu à leur ancien président. Dans la salle avait été disposé le portrait de Louis Havet, offert par sa famille. Quelques paroles ont été prononcées, devant une assistance nombreuse et recueillie, par M. A. Meillet, M^lle^ A. Freté, MM. A. Ernout et J. Marouzeau, qui ont évoqué quelques souvenirs de l'enseignement du maître.

M. A. Meillet indique d'abord en quelques mots le sens de cette réunion :

Il ne s'agit pas ici, dit-il, d'une cérémonie. Louis Havet n'en a voulu aucune, et nous ne serons pas infidèles à ses volontés. Mais nous voulons, entre nous, évoquer l'action qu'il a eue sur nous, action scientifique et action humaine.

M^lle^ A. Freté, qui a été élève de Louis Havet dans les dernières années et jusqu'à sa mort, prononce les paroles suivantes :

Il y a eu un an le 26 janvier que nous avons perdu Louis Havet, notre maître. Au nom de ses derniers élèves, je viens lui rendre aujourd'hui un très douloureux hommage, essayer d'exprimer, devant son portrait et devant sa mémoire, le merci que nous n'avons pas pu lui dire, nous, quand il était vivant. — De son œuvre, il ne m'appartient pas de parler ici; je voudrais rappeler seulement ce que nous lui devons, ce qu'il a été pour nous.

Il nous a donné d'abord le goût de la recherche scientifique, qu'il aimait passionnément et qui a rempli sa vie jusqu'aux dernières journées. Il l'aimait pour les vérités qui sont le prix de la lutte; il l'aimait encore pour la lutte elle-même, par un goût désintéressé de l'effort; et il y trouvait une jouissance si profonde qu'à l'entendre en parler on s'en éprenait aussi.

Pour cette lutte, il s'était armé d'une stricte discipline. La rigueur de sa méthode, la régularité acharnée de son travail, résultaient d'un entraînement volontaire, que les années n'avaient pas transformé en habitude, et qui, loin d'amortir la curiosité du chercheur, l'avait au contraire aiguisée. Il avait réalisé la colla-

boration étroite de l'enthousiasme et de la patience. En exerçant ses élèves aux minutieuses enquêtes qui sont la base du travail scientifique, il leur montrait toujours, au delà du fatras des variantes ou de la sécheresse des catalogues, l'ensemble harmonieux et solide que de minimes vérités contribueraient à former. « Il n'y a pas de petites choses », disait-il. On le comprenait vite quand on voyait tant de menus faits soigneusement recueillis nourrir son enseignement aux larges vues, dont nulle spécialisation n'a jamais borné le champ. Sa pensée profonde et puissamment synthétique ne pouvait admettre le morcellement intellectuel. Si les questions qu'il traitait étaient de nature technique, s'il limitait volontairement les problèmes, il apportait à les résoudre les ressources de sa science tout entière. En se consacrant de plus en plus à la philologie latine, je ne crois pas qu'il ait restreint son domaine ; il a enrichi plutôt le domaine de la philologie, en y faisant pénétrer ses préoccupations de linguiste, et le fruit tiré de ses travaux antérieurs. Cela, on en prenait conscience à ses cours mêmes. On le sentait mieux encore dans les entretiens qui prolongeaient son enseignement régulier. Tous ses élèves, plus ou moins, ont été ses hôtes. Alors on avait la joie de l'entendre parler à loisir de toutes choses, et particulièrement de toutes les sciences, de leur but, de leur méthode, de leur beauté.

Il ne cherchait pas, d'ailleurs, à faire de ses élèves des latinistes. Il voulait en premier lieu les éclairer sur eux-mêmes. Il leur offrait non une science, mais la clef de la science, et les aidait à s'orienter. Si leur choix les portait vers ses propres études, et s'il les gardait près de lui, il s'attachait d'abord à former leur critique, leur enseignant à ne jamais accepter sans contrôle un jugement d'autrui, à repousser une bonne fois l'argument d'autorité. Puis il les associait à son travail, sans craindre leurs inexpériences. Et l'on faisait alors un bel apprentissage, avec la joie d'un effort heureux riche en acquisitions nouvelles ; la joie de servir *aussi ; et souvent cette joie, qui dépassait les autres, de le regarder lui-même travailler. Le spectacle de sa pensée aux prises avec un problème imprévu était un rare plaisir. On le voyait s'arrêter, s'étonner, chercher avec sa prudence hardie ; puis l'idée neuve surgissait, se précisait rapidement, se vérifiait sans hâte, et, de plus en plus pressante et sûre, se développait toute vivante, dans sa force et dans sa finesse.*

Son enseignement, et il le voulait, contenait une morale. L'idée infiniment haute qu'il avait de la science imposait le travail probe, dévoué à la seule vérité ; et, comme il enseignait à rechercher la vérité, il enseignait aussi à la défendre, à prendre parti, à fuir l'abstention. Le mal était à ses yeux une des formes de l'erreur ; son âme l'envisageait sans trouble et dans un calme entier ; mais il montrait que la force du mensonge était dans l'indifférence des bons et dans leurs menues lâchetés ; et il enrôlait les énergies, donnant lui-même un tel exemple de loyauté généreuse, qu'il inspirait dès le premier abord une confiance absolue.

Parce qu'on avait confiance, on n'hésitait jamais à lui demander conseil. Et l'on apprenait à connaître son exquise, son ingénieuse bonté, qui venait d'un cœur resté jeune comme son esprit. Il aimait la vie. Rien de ce qui était vivant ne le laissait insensible ; ni les êtres, chez qui il voulait découvrir les éléments sains, bons à épanouir, ni la beauté des choses, ni la beauté de l'art. Il aimait les idées nouvelles. Il gardait une imagination prompte à admirer et à s'émou-

voir. Il traduisait simplement des impressions spontanées. — Tel nous l'avons connu jusqu'au dernier jour. Et nous avons perdu en lui plus qu'un maître. Il citait volontiers un mot de Michelet : « L'enseignement est une amitié. » Il ajoutait qu'à son âge c'était une paternité. C'est comme un père, en effet, que nous le pleurons maintenant. Mais ce sentiment-là ne peut s'exprimer en paroles. Dans le silence du souvenir, nous retrouvons sa présence sereine, qui anime et qui réconforte.

M. J. Marouzeau :

C'est en 1902 que j'ai découvert mon maître Havet. A un étudiant de Sorbonne il fallait alors, pour une telle découverte, quelque esprit d'aventure, un peu de courage, et de la chance. Il fallait, sur la foi d'une affiche haut placée, trouver, loin des salles où s'élaborent les examens, le chemin de l'École des Hautes Études ou du Collège de France, et c'était une affaire que d'aborder l'escalier E ou de franchir la rue Saint-Jacques. Nous étions quelque cinq ou six qui faisions chaque semaine cette espèce de voyage d'études, plus souvent deux ou trois, quelquefois moins, car il y avait des mécomptes, et le cours de Havet ne donnait pas toujours (heureusement!) ce qu'on venait lui demander. Il donnait tellement plus!

Ce que lui demandait un besogneux étudiant de licence, c'était la préparation d'un auteur du programme, une explication littérale des Captifs *ou des* Adelphes. *Ce qu'il donnait, comment le dire en quelques mots? Avec Havet, on entrait dans un monde neuf, on prenait contact avec un latin inattendu, révélé, déchargé de tout ce qui est normatif, scolaire, pragmatisé, enrichi de ce qui est science, histoire, esprit.*

Louis Havet n'enseignait pas à proprement parler. Il faisait mieux, il travaillait devant nous. Il venait avec ses fiches et ses notes, et, passant pardessus ce qu'enregistrent les livres, enchanté des suspicions autant que des découvertes, il cherchait des points de vue nouveaux : explication du sens par l'ordre des mots, explication de la métrique par la récitation de l'acteur, explication des variantes par la psychologie du copiste. Le conflit éternel entre l'esprit et la lettre prenait chez lui un aspect nouveau. A la forme il reconnaissait le pouvoir tyrannique qu'elle a exercé sur la langue et sur les œuvres, mais il s'appliquait à analyser la souveraineté de cette puissance aveugle, et montrait comment en définitive elle se résout en des habitudes prises par l'esprit et fondées d'abord en raison.

La méthode consistait, pour ce fervent de la vérité, à risquer d'abord l'erreur; il faut, disait-il, dans toute recherche un parti pris initial : seule une idée préconçue peut orienter et galvaniser nos efforts, éclairer nos expériences, donner un sens aux faits; mais le parti pris ne mérite qu'une foi conditionnelle; enfanté par notre tempérament, notre imagination, notre divination, il faut le traiter avec la sévérité qu'on s'impose pour un enfant de prédilection, et la méthode scientifique exige chez le chercheur un esprit inquiet, en quête de doutes et d'épreuves; Louis Havet, homme de candide confiance dans la vie quotidienne, était au cours de la recherche scientifique épris de critique et hanté de soupçons. Seulement, le jour où, le contrôle acquis, son adhésion provisoire faisait place à la certitude raisonnée, il se donnait tout à la joie tranquille de posséder la

vérité, qui transparaissait dans la clarté de son regard, dans la netteté de son expression, dans le fermeté et dans les vibrations émouvantes de sa voix.

Y a-t-il là de quoi expliquer le rayonnement qui environnait le maître, la dévotion qu'il inspirait et l'espèce de piété qui nous amène ici? Dans l'hommage de ses élèves, le cœur a aussi sa part. Louis Havet savait se défendre contre certaine pudeur du sentiment qui est trop souvent la rançon de l'intelligence. Son cours fini, il rentrait dans l'humanité, ouvrant toute grande sa maison à l'élève devenu l'ami; avec celle que notre pensée ne saurait séparer de lui, il pratiquait avec simplicité je ne dis pas l'hospitalité, mais l'adoption. Il suffisait d'être seul et d'être en peine pour devenir l'enfant de la maison. J'en sais beaucoup, et parmi ceux qui m'écoutent et parmi ceux qui de loin se recueillent aujourd'hui avec nous, qui n'oublieront jamais la douceur d'avoir trouvé un chez-soi au foyer des Havet. Plusieurs m'ont écrit après sa mort pour me dire comme ils souffraient, sachant son foyer vide, de n'avoir à qui confier leur chagrin. Ceux-là ne me pardonneraient pas si, en évoquant ici la mémoire du maître, je ne lui apportais en leur nom l'hommage d'une gratitude, si j'ose dire, filiale.

M. A. Ernout :

Dans cette réunion d'élèves et d'amis, groupés autour de ce portrait pour apporter au maître qu'il représente l'hommage de leur reconnaissance et la fidélité de leur souvenir, il ne convient pas de traiter en critique de l'œuvre de L. Havet. Tous, ici, la connaissent, tous en apprécient le mérite rare et véritablement singulier. Je voudrais essayer de dégager les qualités propres de son esprit, les principes de sa méthode et montrer ce que chacun de nous a pu gagner à s'en pénétrer.

Avant tout, il y avait dans L. Havet un mathématicien et un logicien. La science du nombre l'attirait. Pendant les vacances, il s'en faisait un passe-temps, et cette inclination de son génie se manifeste par la prédilection qu'il n'a cessé d'avoir pour certaines recherches. Après les travaux préliminaires par lesquels il s'était assuré la pleine et parfaite connaissance de la langue latine, c'est dans l'étude du rythme qu'il s'est tout de suite et tout entier spécialisé. De ses deux thèses de doctorat, l'une a pour objet le vers saturnien, cette bête noire des métriciens, l'autre la restitution dans sa forme originale d'une comédie latine, le Querolus, *écrite originairement en vers, mais qui fut, sans doute par le fait d'un copiste, transformée en prose au commencement du moyen âge. Aux deux pôles de la littérature latine, c'est aux problèmes les plus ardus de la métrique qu'il s'attaque tout d'abord, parce qu'il y aura l'occasion d'étudier des combinaisons prosodiques, des rapports de brèves et de longues, bref une science qui tout entière procède du nombre et de la quantité. Ce n'est pas là l'essai unique et sans lendemain d'un esprit attiré seulement par la difficulté et soucieux de montrer son habileté de virtuose. A ces thèses, qui sont comme une profession de foi, ont succédé le* Précis de métrique grecque et latine, *l'*Étude sur la prose métrique de Symmaque *et les* Origines du cursus, *l'édition de l'*Amphitryon *de Plaute, les* Notes critiques sur Properce, *l'édition de l'*Asinaria, *et ce* Térence, *encore inédit, mais achevé, et que nous espérons voir paraître bientôt. Pas un ouvrage où l'étude du rythme ne soit fondamentale.*

Mais la métrique est la pierre de touche la plus sûre de l'intégrité ou de la

corruption d'un texte. A un esprit exact, épris de certitude comme l'était L. Havet, elle apportait l'appui d'un critérium indiscutable. « L'opinion qu'un critique aura d'un passage, écrit L. Havet dans son Manuel, dépendra donc moins du texte lui-même que de l'état d'esprit du critique. Cette situation est manifestement fâcheuse, mais elle le sera éternellement. » La faute dénoncée par la métrique a un caractère de réalité objective qui force les doutes et emporte la conviction ; la correction, conditionnée par la nature même du vers, impose des règles qui réduisent au minimum la part de fantaisie individuelle. C'est la métrique qui a conduit L. Havet à la critique de textes, et le Manuel de critique verbale *est dans le développement logique de son activité. Du reste, la prose même, de la façon dont il l'a envisagée, n'échappe pas aux lois du nombre. Ce sont des indices rythmiques, et en particulier l'étude des lois qui déterminent le choix des clausules, qui l'ont le plus souvent mis sur la piste de la faute, comme sur celle de la correction. Et là même où le rythme n'intervenait pas, ce sont encore des combinaisons de chiffres, des déplacements de lignes d'une longueur fixe, comprenant un nombre déterminé, non pas de lettres, mais d' « unités graphiques », qui servaient de base à sa démonstration.*

On imagine facilement ce qu'une pareille méthode représente de labeur patient, d'investigations minutieuses, d'examens approfondis et répétés. Ne laissant rien au hasard dans la détermination de la faute, la méthode ne laisse rien non plus à l'improvisation dans la recherche de la correction. L. Havet était ennemi de la conjecture empirique, de ce qu'il appelait la critique d'amateur. Entre deux corrections de valeur inégale d'une même faute, je suis persuadé qu'il eût choisi la moins bonne — ou du moins celle que le grand nombre considère comme telle — si elle lui eût permis de déterminer plus exactement par quel procès le mot restitué, s'il était la leçon primitive, avait pu donner naissance à la leçon fautive, et aussi, la possibilité du changement admise, pourquoi le changement s'était opéré.

C'est que, pour L. Havet, la conjecture n'était rien, la méthode était tout. Que le grand nombre de conjectures qu'il a publiées ne fasse pas illusion. Tous ceux qui ont suivi son enseignement savent le peu d'importance qu'il attachait à une conjecture prise en elle-même. Étant la modestie même, il ignorait la vanité d'auteur. La correction qu'il avait proposée n'avait jamais pour lui de caractère définitif. Il continuait de soumettre à l'examen incessant de sa critique les résultats auxquels il était parvenu, et si un nouvel effort de sa réflexion lui faisait entrevoir dans son raisonnement une faiblesse ou une fissure, il n'hésitait pas à en faire l'aveu public, spontanément et délibérément. Combien de fois les lecteurs de la Revue de philologie, *en lisant les notes à la fois si courtes et si denses qu'il y donnait, n'ont-ils pas rencontré cette rétractation de L. Havet : « Je renonce à ce que j'ai dit précédemment... » La conjecture n'était que l'illustration ; la seule réalité était le principe ; et il eût dit volontiers, avec tel linguiste de ses disciples, qu'une loi bien formulée se passe d'exemples.*

On devine ce que de jeunes esprits ont pu gagner à son commerce. Mieux qu'une collection de faits, mieux qu'une suite d'explications empiriques, il leur a donné, pour leurs travaux futurs, une méthode et un exemple. Il les a mis en garde contre les interprétations faciles, les examens superficiels. Il leur a appris à ne pas se satisfaire du spécieux, mais à s'efforcer de découvrir le réel. Sans

doute faut-il partir d'axiomes, et les esprits peuvent diverger dans le choix de ces points de départ indémontrables. Mais une fois qu'ils les ont choisis, les esprits formés à l'enseignement de L. Havet n'en peuvent plus poursuivre les conséquences que suivant une seule voie : celle qu'il leur a montrée et qu'il a suivie lui-même avec une rectitude indéfectible.

M. A. Meillet ajoute, à peu près, les paroles suivantes :

Je veux rappeler quelques souvenirs anciens.

C'était en 1885-1886. L. Havet venait de quitter pour la Faculté des lettres l'École des Hautes Études, où il n'est rentré qu'en 1891, après la mort de O. Riemann.

Tous les candidats à la licence ès lettres allaient au cours de métrique. L. Havet y donnait un enseignement précis, fait de formules nettes, appuyé de tâches brèves, mais exactement définies, qui, chaque fois, obligeaient à montrer qu'on avait compris et qu'on savait appliquer les principes. Chaque semaine nous remettions un devoir et chaque semaine nous recevions corrigé le devoir de la semaine précédente. Toutes les divergences avec le corrigé que nous donnait L. Havet étaient notées par une personne qui soulageait le maître d'une part de son travail et que nous avons vite su être M^me^ L. Havet ; toutes les fautes étaient signalées par le maître lui-même.

Cet enseignement exerçait sur nous une action profonde, parce qu'il procédait d'une doctrine cohérente, arrêtée, parce qu'il relevait d'une méthode rigoureuse. De la valeur de cette méthode, j'ai eu personnellement la preuve quand je me suis présenté à l'agrégation de grammaire, en 1889. Les hendécasyllabes avaient été omis, par hasard, dans l'enseignement de L. Havet. Le sujet de métrique proposé a été, cette année-là, de retourner des hendécasyllabes et d'en faire la théorie. Grâce à la méthode que j'avais reçue de mon maître, j'ai facilement retrouvé la structure de l'hendécasyllabe dans le texte en prose qui nous était livré ; j'ai remis le texte en vers et j'ai fait correctement la théorie du vers. Tant il est vrai qu'une méthode sûre vaut mieux que la connaissance de beaucoup de faits.

Mais ce n'est pas seulement par sa méthode que L. Havet agissait sur nous. C'est aussi par l'affection qu'il avait pour les jeunes et par le sentiment qu'il nous donnait de la parfaite loyauté intellectuelle.

Aussi quand, pour célébrer son soixantième anniversaire, on a préparé pour lui un recueil de Mélanges, *les organisateurs, dont le principal était l'abbé Lejay, et dont j'étais aussi, n'ont pas rencontré d'opposition, même parmi ceux qu'avait choqués le zèle ardent de L. Havet pour ce qu'il considérait comme une vérité dans l'affaire qui alors agitait toute la France.*

Le 6 janvier 1909, dans son cabinet, je lui ai offert ce recueil au nom des organisateurs. Alors il a réuni ses amis, ses anciens élèves en une fête intime que présidait avec une joie rayonnante M^me^ L. Havet. Et nous avons eu comme le sentiment d'une apothéose de savant.

Puis sont venus les jours tristes.

La santé de M^me^ Louis Havet a décliné. Et jamais on n'a mieux senti qu'alors tout ce qu'il y avait d'affection au cœur de Louis Havet.

La guerre est venue : personne n'a eu plus que Louis Havet de confiance et d'énergie.

Et jamais le savant n'a plus travaillé, jamais il n'a montré aux jeunes une affection plus chaude.

Quand il a senti venir la maladie, il a travaillé davantage encore pour achever sa tâche. Quand il a été menacé d'une cécité prochaine, il a hâté les travaux qu'il avait en train. Jusqu'à ses derniers jours il a enseigné. Et ce sont les élèves qui n'avaient pu se réunir une dernière fois près de sa couche de malade qui ont un jour apporté à l'École la nouvelle que le maître était à l'agonie.

Nous sommes heureux de voir le portrait de L. Havet, que la famille nous a confié, dans la salle où est déjà le buste de Gaston Paris, son aîné, qui l'a précédé dans la tombe.

La vie de Louis Havet restera pour nous un modèle, parce qu'il a joint à la rigueur de la méthode, à la fermeté de la doctrine, la chaleur d'une profonde sympathie pour les jeunes.